



Marcel Proust

LE TEMPS DE LA RECHERCHE
Jean-Pascal Mahieu

à

la
recherche



AU DIABLE VAUVERT

Jean-Pascal Mahieu

Marcel Proust à 20 ans

Le temps de la recherche



Dans la même collection

BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas
GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

ISBN : 978-2-84626-227-9

© Éditions Au diable vauvert, 2010

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune BP72 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande
contact@audiable.com

*Il y a des jours montueux et malaisés
qu'on met un temps infini à gravir
et des jours en pente qui se laissent descendre
à fond de train en chantant.*

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*

« Cheveux, châains; sourcils, châain foncé; yeux, châains; front, bas; nez, moyen; bouche, moyenne; menton, rond; visage, ovale; taille, 1 mètre 68. » Ce portrait d'une précision d'artilleur est dressé par un médecin militaire en novembre 1889. C'est celui de Valentin Louis Georges Eugène Marcel Proust, né le 10 juillet 1871 à Auteuil, soldat de deuxième classe au 76^e régiment d'infanterie d'Orléans. Il s'est porté volontaire pour un an mais son allure n'en laisse rien paraître et, lorsqu'on lui demandera un jour quel fait d'armes il admire le plus, il répondra malicieusement: « Mon volontariat! »

Au garde-à-vous parmi les autres, Marcel passe à peu près inaperçu. Les choses se gâtent dès qu'il bouge. Il manque d'adresse et de vigueur. Lorsqu'il tire au fusil, il craint tellement le choc du recul sur

l'omoplate qu'il en oublie sa cible. Grâce aux relations de son père, il échappe aux exercices les plus difficiles. Adieu la natation, les parades matinales et le saut à cheval sur les fossés ! Ce service militaire à la carte lui convient mieux mais ses résultats s'en ressentent. L'expérience s'achèvera sur une mention en forme d'épithète portée dans son dossier : « Ne sait pas nager. » Il terminera soixante-troisième au classement de sortie. Sur soixante-quatre.

Contrairement à son frère Robert, le sportif de la famille, Marcel est fragile. L'asthme lui prend tout son souffle. À neuf ans, il a failli s'asphyxier devant ses parents après une promenade au bois de Boulogne. Depuis, la maladie ne le quitte plus et lui fait croire chaque fois que c'est la fin. La prochaine crise pourrait être fatale.

On dit que l'asthme frappe surtout les gens aisés. C'est vrai, les Proust ont de l'argent. En réalité, on ne sait pas grand-chose sur cette maladie. Au printemps, les médecins déconseillent à Marcel le jardin de l'oncle Louis à Auteuil ; les pollens en font un véritable enfer. Et les vacances à la campagne chez les grands-parents Proust sont déjà un souvenir d'enfance. Si sa santé se dégrade, on lui prescrira un lavement au mercure. Marcel n'en est pas là, du moins pas encore mais, angoissé, émotif et d'humeur facilement changeante, il souffre aussi de nervosisme,

une autre maladie bizarre qui divise les spécialistes : les uns sont pour les bains d'eau froide, les autres pour les bains d'eau chaude. Le père de Marcel a beau être un médecin hygiéniste réputé, quels conseils pourrait-il bien donner à son fils, lui qui écrit dans son *Traité d'hygiène publique et privée* : « Si on habite la campagne en grand seigneur, en joignant à la pureté de l'air, aux exercices virils, à l'absence de fatigue intellectuelle, tous les avantages d'un grand confort, d'une maison bien construite et d'une nourriture excellente, il est incontestable que la vie rustique est très favorable à la santé. » Certes. Le Dr Proust protège l'Europe des épidémies mais ne peut rien contre l'asthme de son fils.

Pour être franc, il trouve que Marcel se complait dans la maladie et que sa vie désordonnée n'arrange rien. Des repas réguliers, des marches au grand air, voilà ce qu'il lui faut plutôt que de rester enfermé à lire. Il pensera moins à sa santé quand il travaillera. Qu'il jette ses médicaments aux orties ! Les cheveux grisonnants d'Adrien Proust, taillés en épi et ramenés en arrière, laissent son front bien dégagé. La barbe fournie, à moitié blanchie, le regard clair, il pourrait être légionnaire. Cet ami de l'ordre et des institutions a pourtant gagné en rondeur auprès des hommes politiques. La réussite professionnelle et les honneurs lui ont même apporté une sorte de plénitude. Mais il est surtout fier de son bon sens dont il

ferait volontiers la devise de la famille si seulement elle avait un blason. Fier à en dédaigner ceux qu'une sensibilité immodérée empêche de voir les choses telles qu'elles sont.

Il saurait sûrement quoi faire, lui, s'il était asthmatique. La maladie ne ferait pas long feu. Marcel n'a ni sa volonté, ni ses certitudes. Alors il s'accroche à ses précieux cachets et à sa poudre Legras qui dégage une fumée apaisante en se consumant, autant de remèdes qui soulagent sans soigner. Quand il n'en pourra plus, il dormira le jour et travaillera la nuit dans une chambre tapissée de liège, à l'abri des duretés du monde. En attendant, son asthme fait des victimes collatérales. Sa respiration réveille ses camarades de chambrée. Le gêneur est sommé d'aller suffoquer ailleurs.

Son supérieur a décidé pour lui mais Marcel aurait pu réclamer une chambre en ville. L'armée donne plus que l'ordinaire aux jeunes gens de bonnes familles. Un soldat est parfois affecté à leur service personnel, la hiérarchie se montre compréhensive. C'est ainsi qu'au mois de février Marcel est autorisé à dîner chez le préfet du Loiret qui l'a invité sur recommandation de son père. Il y rencontre Robert de Billy, volontaire lui aussi, qu'il saoule de métaphysique et d'éloges sur un dénommé Darlu, son ancien professeur de philosophie. Selon Robert, « Sa

démarche et sa parole ne se conformaient pas à l'idéal militaire. Il avait de grands yeux interrogateurs et ses phrases étaient aimables et souples.»

Une complicité s'installe entre ces privilégiés et leurs officiers, comme en témoigne la photographie dédicacée que lui offre un élégant lieutenant, membre du Jockey-Club, du Cercle de la rue Royale et de la Société hippique. Après tout, ces soldats éduqués sortiront du rang. Un jour, ils seront officiers eux aussi. Sauf peut-être Marcel, décidément réfractaire à l'idéal militaire, qui pose en train de faire des entrechats, ou un bréviaire à la main avec sa capote en guise de robe de bure.

Ces facéties n'enlèvent rien au respect qu'il porte à l'armée dont le lustre n'est pas encore terni par l'affaire Dreyfus. L'institution a pourtant ses détracteurs. La défaite face à la Prusse a marqué les esprits. Et si l'armée veille sur les colonies, elle réprime aussi sans ménagement les mouvements ouvriers. Des écrivains comme Zola ou Gourmont la critiquent ouvertement. Paul Valéry qui fait son service militaire y voit un esclavage pour ceux «qui veulent penser quand même sous l'étranglement du ceinturon». Ces attaques ne restent pas sans réponse, on brûle des livres dans les casernes. Parfois, la polémique s'engage à fronts renversés. *Le Cavalier Miserey* d'Abel Hermant, jugé antipatriotique par Anatole France, reçoit le soutien de Lyautey qui publiera lui-même en 1891 le très

peu conformiste *Rôle social de l'officier*. Mais, dans l'ensemble, l'opinion soutient l'armée. Elle seule rendra au pays l'Alsace et la Lorraine perdues depuis déjà vingt ans. L'armée est le rempart de la patrie, son état-major est « l'Arche sainte ». Et pour un Marcel épris d'histoire, son prestige ne peut qu'être rehaussé par la présence au sein de son régiment du capitaine Walewski, petit-fils de Napoléon.

À défaut de briller sur le terrain, Marcel enrichit sa culture militaire en questionnant inlassablement les officiers. Sa politesse excessive déconcerte ses supérieurs. Le colonel Arvers, auquel le jeune Proust a été recommandé par une relation politique de son père, « mon excellent colonel » dit Marcel, ne prend guère le temps d'assouvir la curiosité de cet encombrant soldat. Mais il devine chez lui des capacités intellectuelles inemployées. Pendant l'été, on aurait donc confié à Marcel un travail plus cérébral au quartier général. Cette initiative malheureuse a dû valoir à l'excellent colonel Arvers un savon de la part de ses supérieurs. Ce Proust met trop de mots dans ses phrases, on s'y perd dans ce fatras ! Marcel aurait commenté lui-même son éviction : « Mon écriture exaspérait tellement, et avec raison, le chef de l'état-major, que je n'ai pu y rester. »

Pourtant, son style plaisait à ses professeurs. L'an passé, il a décroché le prix d'honneur de dissertation

française. En classe, M. Gaucher lui demandait souvent de lire à haute voix ses copies à ses camarades. Professeur et critique littéraire, il encourageait les belles dispositions d'un élève dont les devoirs l'enchantaient. Marcel ne faisait cependant pas toujours l'unanimité. Ses phrases constellées d'incidentes déclenchaient les huées des uns et les applaudissements des autres. Un jour, après avoir écouté la lecture d'une dissertation, un inspecteur nommé Eugène Manuel qui se piquait d'être poète a épinglé le maître et son élève en lançant à Gaucher : « Vous n'auriez point, parmi les derniers de votre classe, un élève écrivant plus clairement et correctement en français ? » Gaucher lui aurait répondu avec insolence : « Monsieur l'Inspecteur général, aucun de mes élèves n'écrit en français de manuel. »

Cet inspecteur aurait sûrement fait un brillant officier d'état-major et Marcel, un formidable saboteur. Car il vaut mieux qu'il ne soit pas devenu officier. Après la mort de ses parents, quand il gèrera lui-même sa fortune, un seul et unique employé de son agent de change sera capable de déchiffrer ses consignes. En temps de guerre, les hommes du général Proust auraient tous péri avant d'avoir seulement compris ses ordres.

Les exercices physiques sont un calvaire pour Marcel mais ses performances déplorables n'en font

pas la tête de Turc du régiment. Le soixante-quatrième lui a peut-être sauvé la mise en coiffant le bonnet d'âne de la promotion. Curieusement, une seule lettre de Marcel nous est parvenue de cette période. Elle est écrite à son père avec lequel il correspondait peu. Si la douceur familiale lui manque à coup sûr, il n'évoque aucune brimade. Ses compagnons doivent ricaner bêtement quand il tombe, sans plus. Ils sont naturels, ces garçons. Tout est tellement spontané chez eux. Leurs gestes sont un peu brusques, leurs propos s'accompagnent d'éclats de voix mais Marcel admire leur force et leur souplesse. Cette simplicité le change des jeunes gens bien élevés qu'il retrouve en permission à Paris, chez Mme Arman de Caillavet. C'est dans son salon que Marcel aurait eu l'idée de s'engager. Gaston, le fils de la maison, faisait son service militaire à Versailles. Marcel l'a trouvé beau, photographié en uniforme. Ils se voient maintenant le dimanche et, de retour à Orléans, Marcel chante les louanges de son nouvel ami. Subjugués par ce portrait dithyrambique, les autres soldats ont envoyé une lettre à ce cher Gaston pour le jour de l'An.

En permission, Marcel voit surtout sa mère. Quand il ne peut pas venir, c'est elle qui se rend à Orléans. Un capitaine du régiment donne aussi à Mme Proust des nouvelles de son « petit loup ». Mais elle est surtout présente par ses lettres. À la fin du premier mois, pour soutenir son soldat de fils qui pourrait

trouver le temps long, elle lui souffle une idée. Il suffit à Marcel de prendre onze tablettes de chocolat et d'en manger une par mois; il sera étonné de les voir partir si vite. Elle se reprend aussitôt, ce serait mauvais pour sa santé. Jeanne Proust parle de ses lectures, donne des nouvelles de la famille et saupoudre le tout d'anecdotes. Le frère cadet, Robert alias Dick, Robichon ou Proustovitch, est encore au lycée. Entre deux exercices d'algèbre, il masse énergiquement leur père qui a mal aux reins. Aurait-il attrapé le virus de la médecine?

La mère de Marcel se montre aussi bien pressante dans ses lettres: «Je me flatte que je recevrai demain une bonne longue lettre qui me tiendra lieu d'un petit peu de toi», «Rien de toi hier ni aujourd'hui», «Le courrier de ce matin ne m'a encore rien apporté», «Je suis désappointée de ne rien recevoir ce matin. J'aurais pourtant bien besoin de savoir comment tu vas», «Rien de toi aujourd'hui, ce sera pour ce soir?» Au mois d'août, il doit faire «acte de contrition» à la suite d'un petit différend: «Achète je te prie dix cahiers de grand papier à lettre quadrillé [...], deux paquets d'enveloppes blanches s'y adaptant exactement [...], et tu réserveras spécialement pour m'écrire à moi ces soixante lettres, cela me sera agréable.» On s'écrit beaucoup alors mais Mme Proust semble bien envahissante. Même pourvu des facilités de Marcel pour l'écriture, plus d'un fils l'aurait envoyée promener.

Ces deux-là sont différents. Au mois de janvier, la mort d'Adèle, la mère de Jeanne, la grand-mère chérie de Marcel, a resserré un peu plus encore leurs liens déjà très étroits.

S'il proclamera plus tard sa sympathie pour la vie militaire, Marcel devait s'attendre à une épreuve lorsqu'il s'est engagé. Pourquoi s'est-il porté volontaire, lui qui n'était manifestement pas taillé pour l'aventure?

Un an au lieu de trois, le volontariat était avantageux. Mais Marcel aurait pu rester chez lui. Sa maladie et les relations de son père lui garantissaient l'exemption. Voulait-il imiter ce père auquel le gouvernement confiait des missions à l'étranger? Orléans, son église Saint-Euverte, son quartier Saint-Loup... Ce n'était pas très exotique mais l'armée gardait un parfum de danger. Le service militaire serait une épreuve virile. Un brevet de courage, dans un milieu d'hommes, n'était pas pour déplaire à Marcel. Voulait-il s'éloigner provisoirement de sa mère pour se préparer au jour où elle s'en irait pour de bon? Après la mort de Jeanne qui surviendra en 1905, Marcel confiera à Barrès que toute leur vie aura été un entraînement pour lui apprendre à se passer d'elle. Jeanne elle-même oscille entre l'instinct et la raison. Elle couve son fils mais il doit apprendre à vivre seul. La chaleur d'une famille aimante, heureuse et tendre, ne le prépare

guère aux rigueurs du monde. L'année dernière, elle est allée en cure à Salies-de-Béarn sans lui. Était-ce pour l'aguerrir un peu ou simplement parce que Marcel s'y ennue ? Le Bottin mondain trouve la station thermale « peu animée, à cause des malades ». Évidemment. Mais Marcel ne préfère-t-il pas s'embêter auprès de sa mère que d'en être séparé ? Une chose est sûre, la mère et le fils ont conçu l'éloignement du service militaire comme une épreuve nécessaire. Dans une lettre à Marcel, Jeanne oublie le chocolat et soudain se fait grave : « Sois vainqueur d'un combat dont ton bonheur et le nôtre sera le prix. » Rien de moins que leur bonheur.

Ce service militaire tombait aussi à pic. Marcel ne savait pas quoi faire après le lycée malgré l'insistance de son père qui le pressait de choisir une carrière. À l'armée, il suffit d'obéir. C'était l'endroit rêvé pour lui qui se disait malade de la volonté. Le mot même de « volontariat » a dû le séduire. Être volontaire ne serait-il pas le meilleur moyen d'acquérir de la volonté ? Et puis, il avait dix-huit ans, un âge auquel on s'emballe facilement.

Marcel se serait montré si enthousiaste qu'il aurait essayé de prolonger son séjour à Orléans. Mais la patrie reconnaissante – et soulagée – préfère en rester là. Le colonel a certainement fait valoir que ce gentil soldat n'aurait jamais dû être incorporé. Il ne sera pas dit que l'armée persiste dans ses erreurs. Marcel se

résigne. Après tout, il s'est offert une année de répit pendant laquelle il a oublié son avenir. Maintenant, il a rendez-vous avec son père.